



## Billy

de Lawrence Côté-Collins

### Fragments d'une réalité (dé)composée

FRÉDÉRIC BOUCHARD

En 2008, Lawrence Côté-Collins rencontre Billy Poulin dans le cadre de Kino Montréal, un mouvement de cinéastes indépendants au sein duquel ils opèrent tous les deux. L'année suivante, elle réalise un court métrage dans lequel il joue devant la caméra. En 2010, il l'agresse. Elle coupe les ponts. Puis, deux ans plus tard, elle apprend au téléjournal que Billy a été arrêté puis incarcéré à la suite d'un double homicide. Que s'est-il passé? Qu'est-ce qu'il l'a amené à commettre l'irréparable? Dans l'espoir de trouver des réponses, la réalisatrice reprend contact avec son assaillant. Elle découvre alors qu'il souffre de schizophrénie. Ce qui s'annonçait comme une douloureuse confrontation devient alors une quête intime et existentielle.

À la demande de la sœur de Billy, Côté-Collins récupère des archives vidéo appartenant au principal intéressé. Ces images, sorte d'échappatoires émotionnelles où ce dernier se confie à la caméra, troublent la cinéaste: déjà, dans son passé, des traces de la maladie sont évidentes. Filmées en VHS, les prises de vue deviennent la colonne vertébrale

d'un long métrage documentaire aux allures de journal intime, que la cinéaste enrichit d'extraits de courts métrages dans lesquels apparaît le jeune homme, de morceaux de l'enregistrement vidéo de son interrogatoire ainsi que de segments autofilmés où elle retourne le dispositif cinématographique vers elle-même. À cela s'ajoutent des séquences d'animation au style bricolé qui viennent ponctuer, de manière allégorique, ou parfois plus explicite, ses réactions et ses émotions et celles de son protagoniste. De plus, des distorsions sonores, entendues dès les premières secondes du film et régénérées entre chaque scène, hantent la bande-son comme une défaillance.

Cette esthétique artisanale — évoquant autant la nostalgie de la vidéocassette que l'esprit du mouvement Kino, dont la devise est de « faire mieux avec peu » — reflète un monde teinté par le désordre, l'angoisse et l'incertitude. En proposant une forme radicale et sensorielle, Côté-Collins plonge le spectateur dans l'esprit tourmenté et imprévisible d'un schizophrène: épisode de psychose capté en temps réel, éclatement chronologique du récit, moments de réalité (les témoignages de Billy) et de fiction (les extraits de courts métrages dans lesquels il joue) qui s'entremêlent au

point de se confondre. L'immersion est totale.

Mettant en lumière la fatalité des abandonnés par le système, le film témoigne de la trajectoire intérieure du détenu, qui se manifeste sous la forme de correspondance épistolaire avec la cinéaste. Les lettres sont lues par le comédien Alexandre L'Heureux, qui a fait ses débuts d'acteur en même temps que Billy. Durant ces instants, la prose du jeune vidéaste laisse poindre une prise de conscience sur son état, puis sur les crimes qu'il a commis. L'esprit rebelle et libre de la créatrice derrière **Écartée** et **Bungalow** est apparent. En fait, **Billy** en est peut-être son incarnation la plus éloquente. Confrontant et déroutant par sa forme éclatée, le film ne cherche pas à absoudre, mais à écouter et à documenter deux reconstructions, celle de Côté-Collins et celle de son sujet. La réalisatrice ne fait d'ailleurs exister ce dernier au présent que lors du dénouement, alors qu'il arrive au point culminant de son voyage, prêt à assumer la responsabilité de ses actes et à demander pardon. Cela sera-t-il suffisant pour les victimes, auxquelles le film est dédié? Rien n'est moins sûr. Mais une chose est certaine: impossible de rester de glace devant cette plongée vertigineuse dans la psyché d'un être aussi fragile que résolu à reprendre le contrôle de son récit. Sous ses airs frondeurs, **Billy** est une émouvante histoire de loyauté et d'amitié. **CE**



Québec / 2024 / 105 min

**RÉAL., SCÉN. ET IMAGE** Lawrence Côté-Collins **MONT.** Josiane Lapointe, Alexandre Leblanc et Lawrence Côté-Collins **MUS.** Martin Roy et Luc Sicard **DIST.** Vital Distribution